

hâillement de la porte. Jean d'Arramonde arracha son manteau des mains encore tremblantes de son valet, campa son chapeau sur sa tête avec un geste de matamore et suivit le vicomte de Frontenac qui, accompagné de ses hommes, avait déjà mis le pied sur la première marche de l'escalier pour remonter sur le pont.

Gaston de Saint-Preux fit quelques pas dans l'entre-pont et appela à son tour son valet Léveillé.

Un petit homme alerte, et dont les regards vifs semblaient bien justifier le nom qu'il portait, sortit aussitôt d'une trappe qui conduisait à la cale du navire et sauta sur le plancher de la batterie.

— Tu n'as pas été touché pendant le combat ? lui demanda Saint-Preux à voix basse.

— Non, monsieur le baron, et je remercie Dieu qui vous a permis de vous tirer vous-même sain et sauf de cette bagarre... Ah ! croyez bien que j'enrageais là-dedans de penser qu'on se battait sur le pont et que je ne pouvais prendre part à la fête !

— C'est bien, dit le jeune homme en imposant silence à la langue de son valet. Tu trouveras, sois-en sûr, une autre occasion de montrer ton bouillant courage. As-tu la lettre que nous devons remettre à M. de Montcalm ?

— La voici, dit Léveillé en tirant de la poche de son pourpoint une enveloppe scellée d'un large cachet qu'il donna à son maître.

— Tu vas prendre tes effets et les miens, et tu nous suivras. Puis Saint-Preux, jetant un regard soucieux sur ses habits déchiquetés par les balles et noirs de poudre, ajouta : Je suis en assez triste équipage pour traverser la ville ! On dirait que ces coquins d'Anglais ont pris plaisir à trouer mes habits pour me mettre dans l'embarras !

Au moment où Gaston de Saint-Preux et Jean d'Arramonde débarquèrent, la foule rassemblée sur le quai les regarda avec une avide curiosité.

Les deux matelots, derniers survivants du combat sanglant que le brick avait soutenu, étaient déjà descendus à terre et avaient raconté l'histoire du malheureux navire.

Ce récit, en passant de bouche en bouche, avait été naturellement fort exagéré.

On affirmait que le brick avait repoussé à lui seul l'attaque d'une flotte anglaise considérable et avait coulé bas plusieurs frégates ennemies.

Aussi un murmure d'admiration accueillit-il les deux jeunes gens, lorsqu'ils mirent le pied sur la terre ferme, et le vicomte de Frontenac fut-il obligé de les faire protéger par ses soldats pour les soustraire aux ovations que la foule leur préparait.

Jean d'Arramonde marchait devant, le poing sur la hanche, la moustache retroussée,

En voyant sa bonne mine et son air décidé, on jura que c'était lui qui avait dû sauver le brick et plusieurs vivats furent poussés en son honneur.

D'un geste noble et gracieux, il salua la foule et poursuivit sa marche en levant la tête un peu plus haut encore, tandis que Gaston de Saint-Preux, fort préoccupé de sa toilette, étalait son jabot d'un blanc douteux, faisait sortir ses manchettes et demandait tout bas à Frontenac avec inquiétude si les trous qui perçaient ses habits étaient bien visibles.

Au bout d'une demi-heure de cette marche presque triomphale, nos deux jeunes gens arrivèrent à une auberge, la meilleure de la ville, où M. de Frontenac les conduisit, afin qu'ils pussent reprendre un peu haleine et réparer leurs forces.

L'aide de camp de M. de Vaudreuil n'était pas sans éprou-

ver quelque surprise, en songeant aux événements rapides où le hasard venait de lui faire jouer un rôle.

L'arrivée de ce brick troué par les boulets, les cris, les mouvements de la foule, l'apparition de ces deux jeunes gens, tous deux si fiers, si décidés, mais qui, bien qu'unis par une même destinée semblaient séparés par une rivalité ardente ou par une haine implacable,—tout cela avait fait sur son esprit une vive impression.

Saint-Preux, qui paraissait fort impatient de réparer le désordre de sa toilette, demanda une chambre et, après avoir prié M. de Frontenac de l'excuser, il alla s'y enfermer avec Léveillé, qui ployait sous le poids des nombreux bagages de son maître.

Demeuré seul dans la salle de l'auberge avec le vicomte de Frontenac, Jean d'Arramonde s'assit à une table, se fit servir une bouteille d'un petit vin mousseux, produit du sol canadien, et après avoir rempli le verre de l'aide de camp du gouverneur :

— Ainsi, dit-il, M. de Montcalm n'est pas à Québec ?

— M. de Montcalm est, je vous l'ai dit, à son armée du lac Champlain. Mais il est possible qu'il en revienne bientôt, si, comme on le prétend, l'ennemi a l'intention d'assiéger cette ville au moyen d'une flotte qui doit remonter le Saint-Laurent.

— Nous n'avons pas le temps d'attendre son retour ! s'écria l'impétueux jeune homme. Il faut que nous partions immédiatement. Comment peut-on voyager dans ce pays ? Avez-vous des postes, des relais ? trouve-t-on des chevaux ? j'en crèverai dix, s'il le faut, pour arriver plus vite.

M. de Frontenac sourit.

— Nous n'avons ni postes ni relais, dit-il, et les chevaux étant tous à l'armée, c'est à peine si vous trouverez dans la campagne quelques animaux efflanqués et poussifs occupés aux travaux des champs... Mais ne pouvez-vous remettre votre voyage à quelques jours ? Vous devez avoir besoin de repos. Un convoi sera envoyé la semaine prochaine à l'armée de M. de Montcalm...

— Quelques jours !... la semaine prochaine !... interrompit Jean d'Arramonde en scandant ces paroles de coups vigoureux frappés sur la table avec son poing fermé... Écoutez, monsieur de Frontenac, vous êtes gentilhomme et bon gentilhomme, n'est-ce pas ?— Eh bien ! si vous aviez reçu un soufflet, attendriez-vous quelques jours pour demander réparation ?

Le vicomte de Frontenac tressaillit légèrement, et cette question lui fit monter un peu de rouge au visage.

— Non certainement, dit-il.

— Eh bien ! moi, monsieur, continua d'Arramonde en tirant sa montre, voici quarante-cinq jours, huit heures et trente minutes que j'attends une réparation qui m'est due. — Et, en disant ces mots, il désigna de sa main étendue la porte de la chambre où Saint-Preux s'était retiré. — Cela remonte au 25 mars. Je vais vous raconter cette histoire, si vous le désirez ; mais auparavant, comme je meurs de faim, je vous prierai de me faire l'amitié de déjeuner avec moi.

— Volontiers, mon cher marquis, dit M. de Frontenac que la verve et l'originalité de son nouveau compagnon divertissaient singulièrement.

L'aubergiste mit sur la table la moitié d'un pâté, une volaille froide et deux bouteilles poudreuses d'un certain bordeaux qui, disait-il, avait fait deux fois le tour du monde.

Jean d'Arramonde, après avoir taillé dans le pâté une brèche fort respectable, s'adressa en ces termes à son compagnon :

(A CONTINUER.)